

Comment  
j'ai composé

*Arbres de  
parole*

Je me suis mis en tête de faire du langage le matériau de mes images. Mais, parler du langage, c'est aussi vague que de parler de la vie, de l'histoire, de la société ... Le langage, c'est la diversité des langues humaines, les lois qui font que toutes les langues partagent des principes d'organisation identiques, la capacité des hommes à parler, les mille manières de parler, la voix qui est une voie quand on a trouvé ses mots ou un dédale sans fin quand on bégaie sa vie ..

Dans ce foisonnement j'ai décidé de m'intéresser à la parole : la capacité qu'ont les humains à parler une ou plusieurs langues. Et pour une bonne raison : les grandes civilisations ont toutes (du moins celles que je connais) créé des mythes ou des récits qui parlent de cette capacité humaine. Elles donnent corps et figure à la parole. Ce sont ces figures qui m'inspirent pour imaginer la parole et approcher de sa vérité par les images.

Le hasard a voulu que je découvre récemment dans *L'origine de la danse* de Pascal Quignard la conception de la parole des *Védas*. C'est un hymne consacré à la déesse Parole.

« Si la déesse Parole, finalement, a invité l'homme à venir auprès d'elle, ce ne fut que dans un deuxième temps. A l'origine le premier mouvement de Parole (Vac en sanskrit) avait été de laisser l'humanité plongée dans le silence. L'espèce humaine était vouée à attendre le Verbe. Le premier homme était voué à rester in-fans. La Grande Vache, Vac, Verbum, Verbe, Parole, bornait l'homme à l'écoute : à l'audition passive (à l'instar de la condition du fœtus dans le ventre maternel).

Car le premier mouvement de la déesse Parole avait été de s'unir à la danse-musique de la Forêt tant la Grande Vache Parole aimait jouer entre les arbres et errer dans l'infinie beauté, hauteur, grandeur, verdure, luxuriance des branches qui ne cessent de se hausser vers le Ciel. Mais quand Vac se mit à lancer aux arbres les plus aguicheurs de ses signes, ses plus attendrissantes œillades (...), les arbres ne bougèrent pas. La Parole en ressentit beaucoup de dépit. Alors elle se tourna vers l'homme, se donna à lui, jouit violemment de lui, engloutit sa semence, puis d'un coup de rein abandonna le sexe de l'homme vidé de ses semences et se rejeta en arrière. Quand la déesse Vac se recula d'un coup de rein, elle dansa... ».

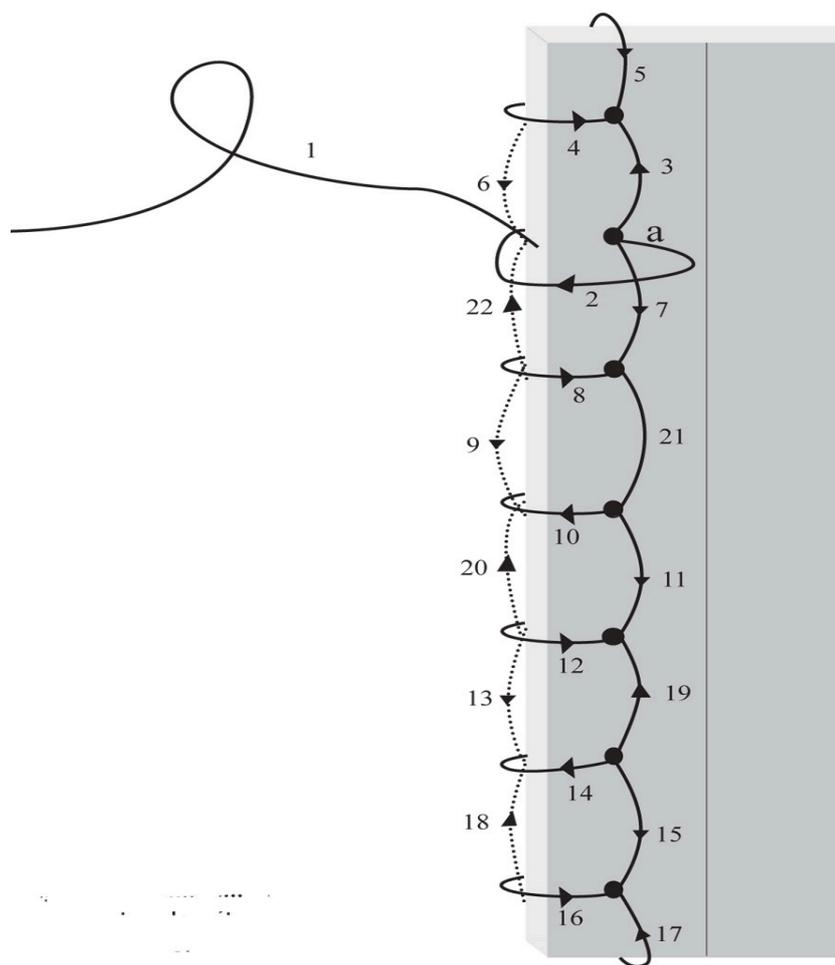
L'hymne védique met en scène une conception de la parole qui se dit en termes merveilleux, mais qui résonne étrangement avec certaines conceptions contemporaines. La parole n'est pas un apanage intrinsèquement humain : les hommes pourraient ne pas parler si les arbres avaient eu un peu plus de jugeote, ou plus exactement un peu plus d'appétit sexuel. Les hommes parlent parce qu'ils sont transportés par leur libido et qu'ils lui donnent libre cours. Parce qu'ils se sont laissés aller à gambader dans la forêt primitive et qu'ils ont abreuvé Parole de leur sperme, ils ont acquis la parole et ce qu'elle apporte : la capacité de savoir, de connaître l'architecture de l'univers, la place que l'homme y occupe, la voie vers la sagesse, etc.

La parole est venue aux hommes non pas comme on l'a soutenu depuis des siècles en Occident, pour optimiser leur besoin de coordination dans l'action (ce qu'on appelle la communication), mais parce qu'ils sont sexués et que leur sexualité s'ouvre sur la vie, la mort et les fictions qui rendent la vie et la mort vivables.

## Passions tristes, passions gaies

Mon désir de dessin est une passion gaie. Il l'a toujours été et je n'imagine pas pouvoir faire un jour des images chargées de négativité : des images critiques de notre monde (dont je sais pourtant la noirceur), des images exprimant la mélancolie, la tristesse, la haine (que je peux connaître de temps en temps). Le destin de mes images est d'être euphoriques. Voilà qui me destinait à mon tour à adresser un hymne à la parole.

Si le texte de Quignard a été un déclencheur intellectuel, il fallait une amorce formelle. Ce fut un tout banal schéma tiré d'un tutoriel de reliure japonaise. Il m'offrait dans le fil qui relie et noue les pages, une métaphore pour figurer ce qui relie et noue les mots entre eux, les phrases entre elles. Le furet du désir qui court sous la syntaxe.



Le schéma japonais me donnait la matière de l'installation – des feuilles imprimées reliées (cahier, volume, livre) –, mais il me restait à les assembler. Se sont assez vite imposées des formes que l'on retrouve dans les figurations métaphysiques de l'Orient (les mandalas par exemple) : la pyramide (base carrée) et le cône (base circulaire). Dès le départ, l'orientation « tête en bas » était une évidence : je voulais tenir à distance le mythe afro-asiatique d'un don par une puissance transcendante descendue tout droit du ciel (la parole de Yahvé ou d'Allah, le Verbe chrétien).

Dans la symbolique chinoise, "le Ciel est un rond, la Terre est un carré". Dans *Arbres de parole*, le carré est en l'air et le rond par terre. Le carré de la terre est au ciel, le cercle du ciel est sur la terre. Le carré est une grille régulière, le cercle un lointain écho des tapisseries millefleurs qui figure le Paradis dans les tapisseries de la Renaissance.

Je n'ai pas du tout repris la dimension érotique de l'hymne védique car elle ne se résume pas à la figuration des corps sexués et de leurs gestes (cf. les images bien connues des shaktis ou des danseuses sur les temples indiens). J'ai imaginé le temps d'après : une mousson de lettres et d'images qui transforme la forêt sauvage en terre où l'on peut habiter.

Je me suis retrouvé à faire des brêlages, des nœuds de cabestan et des épissures. J'ai appris l'art élémentaire des nœuds lors de mon premier camp scout. J'avais onze ans et j'étais transporté par l'aura érotique de mon chef de patrouille. J'ai retrouvé cette émotion en tirant les ficelles de cette installation : plaisir enfoui qui est venu soutenir celui de la préparation de l'objet.

Au départ, je pensais qu'*Arbres de Parole* devait être colorée et même qu'il y aurait une explosion de couleurs pour être accordé à l'impétuosité du texte védique. J'ai même pensé qu'il fallait que je me remette sérieusement à la sérigraphie ! Chemin faisant, le noir et blanc s'est imposé. Je suis attaché au noir et blanc car je suis attaché au trait (ce que j'appelle *dessin*). Je suis attaché au trait car le trait est une manière de penser ou un support pour la pensée. Voilà, j'en reste à la maxime de Mallarmé dans *L'action restreinte*.

« L'homme poursuit noir sur blanc »